

pâtre d'une taille colossale et d'une beauté singulière, qui jouait sur une flûte de berger, et quand il eut amassé les soldats autour de lui, il saisit une trompette, s'élança dans le fleuve et le traversa, en la faisant résonner avec force. La conscience patriotique des soldats avait sans doute besoin de cet encouragement. « Allons, dit César, où nous appellent les présages des dieux et l'injustice de nos ennemis; les dés sont jetés. » Et, comme parle Tite-Live ¹, il marcha contre l'univers avec 5,000 hommes et 300 chevaux (janvier 705).

§ III. — LA GUERRE CIVILE ET LA DOMINATION DE CÉSAR.

Après vous avoir trainés si longtemps sur ces misères d'un empire qui tombe, j'ai par compensation à vous proposer un spectacle plus digne, celui du génie de César dans son parfait développement. La guerre civile est l'époque de sa maturité et de sa grandeur. César a un grand crime à se faire pardonner, car le patriotisme n'est pas tombé si bas que même César ait pu passer le Rubicon sans remords. Il se fera pardonner ce crime à force de clémence et de génie.

L'idée d'une guerre civile tenait l'Italie dans l'épouvante. La guerre civile, telle qu'on la connaissait depuis Sylla, c'était le pillage, les proscriptions, la confiscation des biens, l'abolition des dettes, le retour des exilés (ce dernier symptôme apparut toujours à l'antiquité comme quelque chose de sinistre); et quand l'Italie pensait que le parti de César était le parti des aventuriers, des gueux et des débiteurs, sa terreur était encore plus grande ².

1. Tit.-Liv., apud *Oros.*, VI, 15.

2. Tabulæ novæ, exsulum reditus, in bona invasio, cædes. (*Cic.*, *ad At-*

Aussi, à la nouvelle du passage du Rubicon, tout le monde fut consterné. Le sénat cria : *Sauve qui peut!* et déclara traître quiconque ne fuirait pas avec lui. Pompée n'avait rien fait; il avait promis dix légions, à peine en avait-il deux. Il lui suffisait, avait-il dit, de frapper du pied la terre pour en faire sortir des légions : « Frappe donc la terre, » lui dit-on maintenant. Rien n'égale son trouble et sa faiblesse : « Il n'est pas homme politique, je le savais; il n'est pas soldat, je le sais maintenant; » c'est ce que disait de lui Cicéron peu auparavant ¹. Au milieu du désarroi général, Caton seul prit une grande résolution; il jura de ne plus couper sa barbe ni ses cheveux : mais il partit, et avec lui un long cortège de magistrats et de consulaires couvrit les routes et se rencontra avec les populations italiennes en chemin pour se réfugier dans Rome.

Mais il ne convenait pas à César d'effrayer les honnêtes gens. Les airs de bandit ne lui allaient plus. Il ne voulait pas vaincre en malhonnête homme, quoiqu'il eût souvent lutté en malhonnête homme. Pour faire que toute vertu et tout honneur ne fussent pas du côté des vaincus, César prétendit être dans cette guerre le plus humain et le plus généreux. L'aristocratie avait pour elle la morale des lois et de l'antiquité; César eut pour lui une morale nouvelle, ou plutôt une morale qui n'appartient qu'à lui dans les temps antiques, celle de l'humanité et de la clémence. Il

tic., X, 8.) Egestates tot egentissimorum hominum..... libibines, audaciæ... sumptus. (*Ibid.*, IX, 7.) Cæsar... Phalaris erit an Pisistratus? (*Ibid.*, VII, 20.) César, disait alors Cicéron, ne sera pas meilleur que Sylla. (*Ibid.*, VII, 7.)

1. Nil timidus, nil perturbatus. (*Cic.*, *ad Attic.*, VII, 13.) Homo et ἀπολιτικώτατος, ut antea putabam, nunc et ἀστρατηγικώτατος. (*Ibid.*, VIII, 16.) V. encore VII, 19, 20.

se refit honnête homme, lui et son parti. Suivit-il un instinct de cette âme pour qui la vengeance, ce plaisir des dieux, était un mets insipide? Ou comprit-il combien, après les épouvantables tueries de Sylla, une victoire toute compatissante étonnerait les peuples et les gagnerait? Y eut-il vertu ou calcul? L'un et l'autre, sans doute; mais qu'importe? Il faut en certains cas de la vertu pour suivre ses intérêts, et il y a tel calcul que ne fera jamais un méchant homme.

Au premier moment, César marche plus au milieu de l'étonnement que de l'amour; c'est, comme aux Cent-Jours, une marche rapide et triomphante; les troupes du sénat sont de vieilles troupes de César. Les garnisons passent à l'ennemi, chassent ou livrent leurs chefs; les villes ouvrent leurs portes; les peuples sont stupéfaits, silencieux. Mais dès qu'on voit ce neveu de Marius marcher en avant sans désordre, sans pillage; contenir ses troupes de la même voix qui les appela souvent à la licence; quand un chef pompéien tombe entre ses mains, lui donner la vie, lui donner la liberté et la liberté de rejoindre Pompée, lui rendre même le trésor de Pompée¹, faire de lui un messager de paix; renouveler des offres sans cesse rejetées avec entêtement²; déclarer qu'il estime son ami quiconque ne lui fait pas la guerre, tandis que Pompée déclare son ennemi quiconque ne le suit pas³: alors, toute l'Italie vient au-devant de lui, paysans et citadins, tout ce peuple, en un mot, qui faisait, il n'y a pas un an, fumer l'encens pour la convalescence de Pompée, et transformait le voyage

1. Sur la clémence de César envers Domitius pris à Corfinium, V. Sénèque, *de Benef.*, III, 24; Suétone, Pline, Plutarque.

2. Toutes les lettres de Cicéron à Atticus, et sa correspondance avec César et les amis de César. *Att.*, VII, 12, 17; VIII, IX, X; *Fam.*, XVI, 12.

3. Suet., *in Cæs.*, 75.

de Pompée en triomphe. Les gens à argent se réconcilient avec ce général des prolétaires qui leur laisse « leurs belles petites villas et leurs chers petits écus¹; » César enlève l'Italie sans coup férir, et, au bout d'un ou deux mois, il tient Pompée enfermé dans Brindes, barre presque entièrement le port, si bien que le grand Pompée eut à peine une passe étroite pour abandonner à jamais l'Italie.

Et ces Pompéiens qui n'osent mener leurs troupes contre César, parce que ces troupes reviendraient à leur ancien général; ces Pompéiens, dans leur fuite à travers l'Apennin, ont toujours leurs beaux esclaves et leur vaisselle d'or; ils ont des festins magnifiques où ils se partagent les dépouilles de l'Italie: « L'Orient leur appartient; là est la force de leur parti; ils tiendront la mer, ils occuperont l'Égypte et l'Afrique, affameront l'Italie et Rome, jetteront sur elles leurs alliés barbares de l'Orient, ravageront les campagnes, brûleront les villes, proscrireont les riches, gorgeront d'or leurs soldats, livreront la Péninsule aux esclaves. » Il y a là des débiteurs comme il y en a au camp de César; mais ceux-ci fient leur fortune à leur général, ceux-là, trop grands seigneurs pour ne pas faire eux-mêmes leur part, stipulent chacun pour soi: « Vive Sylla! Pompée est élève de Sylla! Pompée ne rêve que Sylla et proscription². »

Et, au contraire, le vainqueur César ne parle que paix et conciliation; tout ce qu'il demande, va-t-il jusqu'à dire, c'est de vivre en sûreté sous la domination de Pom-

1. Villulas et nummulos. (Cic., *ad Att.*, VIII, 13; VIII, 12; IX, 13.)

2. Sullaturit animus ejus et proscriptionis diu. (*Ibid.*, XI, 10.) Meras proscriptiones, meros Sullas... Causa agetur fœdissimè... utrinque difficultas pecuniarum... Leurs dettes, leurs beaux soupers, leurs discours. « Sois sûr que si Pompée l'emporte, il ne restera pas une tuile en Italie. » Tout le 9^e livre à Att., entre autres 7, 9, 11, 13, 14. V. aussi VII, 22, 20, 25; VIII, 1, 2, 3, 8, 9, 11, 16; IX, 9; XI, 6; *Fam.*, IV, 14.

pée¹. César écrit à Cicéron ces belles paroles, hypocrites si l'on veut; mais puisse-t-il, dans les révolutions à venir, y avoir beaucoup de tels hypocrites!

« Tu me connais bien et tu as raison de dire que rien n'est plus loin de moi que la cruauté... Je me réjouis de te voir approuver ma modération; et peu m'importe si ceux que j'ai rendus libres, pensent, comme on le dit, à rentrer en hostilité avec moi; je ne désire rien tant que de les voir rester ce qu'ils sont et moi demeurer ce que je suis². »

Et à ses propres amis, Oppius et Balbus :

« J'ai résolu de montrer la plus grande douceur et de tout faire pour me réconcilier avec Pompée. Essayons si, en conciliant toutes les volontés, nous ne pourrions pas nous assurer une victoire durable; car la cruauté n'a servi qu'à attirer la haine et n'a garanti personne contre les revers: j'excepte le seul Sylla que je ne veux pas imiter. Je veux m'imposer cette loi nouvelle dans la victoire: de ne me fortifier que par la miséricorde et la clémence. Quant aux moyens, plusieurs pensées me sont venues, d'autres me viendront peut-être: vous-mêmes pensez-y³. »

On ne pouvait croire à tant de clémence. Quand César vint dans Rome déjà tranquille et où les honnêtes gens, dit Cicéron, se remettaient à faire l'usure; lorsqu'après avoir, tant bien que mal, légalisé son pouvoir à titre de consulat et de dictature⁴, il voulut avoir de l'argent et enfonça les

1. Nil malle Cæsarem quàm Pompeio principe sine metu agere. (Cic., *ad Att.*, VIII, 9.)

2. *Ibid.*, IX, 16.

3. *Ibid.*, IX, 14.

4. V. les monnaies de César qui portent C. CAESAR COS TER (708); — DICT. TER (708); — DICT. QVATER (709); DICT. PERPETVO (710); PARENS PAIRLE (710). Tête de César, couronné de lauriers (709 et 710). Tête de Vénus, Vénus Victrix, le mot d'ordre de Pharsale (709). Junon. Cérès, CLEMEN-TIAE CAESARIS, etc.

portes du temple de Saturne: un mot un peu dur à un tribun qui lui résistait, quelques coups de sifflet que ce mot lui valut au théâtre, suffirent pour que l'on supposât sa clémence à bout. La contrainte avait été assez longue, disait-on; César ne rêvait plus que violences; la tyrannie et les proscriptions, le cours naturel des choses allait venir¹. — Mais quoi! César était loin; il ne proscrivait pas en Italie, il allait combattre en Espagne.

Ici commence une série de guerres prodigieuses par leur rapidité, leurs hasards inouïs, la singulière fortune de César. César savait que le parti pompéien n'était pas vaincu, car il tenait les provinces et la mer. Le sénat, pas toujours maître en Italie où il avait affaire aux caprices du peuple, était tout-puissant dans les provinces: il avait eu le temps de donner des proconsulats aux amis de Pompée, et un proconsul disposait de toutes les forces d'une contrée, rois, cités, peuples y compris. L'Espagne surtout, théâtre des premières victoires de Pompée, pleine de ses clients et de ses obligés, l'Espagne était depuis cinq ans sa province, c'est-à-dire sa réserve et son château fort. Pendant que Pompée passait en Grèce, César, habitué à frapper au cœur, allait l'attaquer en Espagne: « Allons, disait-il, combattre une armée sans général pour revenir combattre un général sans armée. »

Cette campagne de la Péninsule passe pour la plus belle de César. Il y tira un merveilleux parti de ses vaincus de la Gaule, de sa cavalerie gauloise, de l'infanterie légère des

1. C'est ce qu'écrivit Célius à Cicéron, et Cicéron lui-même: Nihil nisi atrox cogitat et loquitur... simulationem amisit mansuetudinis in Metello, continentia in ærario... Ce règne ne peut pas durer six mois.. César consent à être appelé tyran et l'est en effet...; il n'a été clément que parce qu'il a vu la clémence populaire... Il n'a jamais vu l'ombre de ce qui s'appelle le beau (τὸ καλόν). *Fam.*, VIII, 16; *ad Att.*, VII, 13; X, 4, 5, 7, 8.

Germaines. Et quant aux légions, il se les attacha par un singulier moyen; il emprunta aux officiers pour prêter aux soldats, et ainsi les lia tous à sa fortune.

Parmi les campagnes de César, il n'en est pas une où, comme de gaieté de cœur, il ne se soit jeté au moins une fois dans quelque incroyable danger d'où sa fortune, plus encore que son génie, devait le faire sortir. Pris entre deux rivières dont les eaux débordent, les ponts emportés, il n'a que dix lieues de terrain pour faire vivre ses troupes; les agiles Espagnols passent à la nage sur des outres et viennent harceler son camp. Le blé s'y vend 50 deniers (39 fr.) le boisseau (8 litres 67). La nouvelle de ce danger arrive en Italie; on croit César perdu; bien des sénateurs, incertains jusque-là, vont rejoindre Pompée.

Mais César échappe à ce péril, et l'ennemi bat en retraite. César, pour lui couper le passage, fait un détour, traverse la Sègre ayant de l'eau jusqu'au cou, franchit des roches escarpées, où les soldats passent un à un, posant leurs armes et se les remettant de main en main; César gagne de vitesse, et se poste sur la hauteur en face de l'ennemi.

Celui-ci vaincu, restait dans le midi de l'Espagne une seconde armée pompéienne. Mais César, qui avait gagné la première autant qu'il l'avait combattue, voit bientôt venir à lui citoyens et soldats, Romains et Espagnols; il pardonne aux chefs, laisse aux soldats la liberté ou de s'incorporer dans ses troupes, ou de rester en Espagne, ou de revenir en Italie; n'inflige que des amendes à ses plus grands ennemis, et avant son départ donne audience à tout le midi de l'Espagne dans Cordoue, à tout le nord dans Tarragone. La Péninsule avait été soumise en quarante jours; César, qui avait laissé ses lieutenants au siège de

Marseille, les y retrouva, et reçut la soumission de la cité phocéenne que, par respect pour son antiquité et ses lumières, il avait défendu de prendre d'assaut.

Il était temps qu'il revînt. Partout où il n'était pas, sa cause succombait. Ses lieutenants venaient d'être défaits en Illyrie et en Afrique. Pompée avait eu toute l'année pour se fortifier dans la Grèce: au nom du sénat, les trésors des publicains, les greniers de Thessalie et d'Égypte lui étaient ouverts; l'Orient, qu'il avait vaincu dans la guerre de Mithridate, était comme son fief; rois et peuples étaient ses clients. L'Orient civilisé redoutait ce César que suivaient les barbares de Germanie et de Gaule; les cités de la Grèce firent, en soutenant Pompée, leur dernier effort pour leur liberté.

Pompée avait neuf légions formées de ces vétérans qui, dispersés par la victoire, avaient pris domicile dans toutes les parties du monde; les auxiliaires de Crète, de Lacédémone, de toute la Grèce; 7,000 hommes de cavalerie étrangère, une cavalerie romaine composée de toute la jeune noblesse, plusieurs rois, 200 sénateurs, 500 vaisseaux sur l'Adriatique. Pompée croyait la victoire assurée à qui tenait la mer, et comptait, comme Thémistocle, sur des murailles de bois pour son triomphe¹.

En face de cette puissance, César passe l'Adriatique avec 20,000 hommes seulement (an 706), laissant le reste, faute de vaisseaux. A peine est-il passé, l'Adriatique se ferme derrière lui; Bibulus, l'amiral de Pompée, tient la mer. César, avec si peu de monde, hésite à attaquer; ses soldats s'impatientent: « César peut bien compter sur eux, disent-ils, et les mener seuls à l'ennemi. » De l'autre côté de

1. V. Cicéron : Consilium ducis nostri omne Themistocleum est.

l'Adriatique, ses légions montent sur les falaises pour voir revenir la flotte qui les portera. César, qui croit être mal obéi par ses lieutenants, se déguise en esclave, monte sur une barque, traverse de nuit toute la flotte pompéienne. (C'est alors qu'il aurait dit ce mot, douteux comme la plupart des mots célèbres : « Tu portes César et sa fortune. »

Ses légions lui arrivent enfin, presque en dépit de leurs chefs. César, avec onze légions, mais onze légions mutilées (40,000 hommes seulement), assiège Dyrrachium, le quartier général de son ennemi. Pompée l'y suit. César, avec des forces inférieures, essaie d'investir Pompée dans une de ces terribles circonwallations qu'il pratiquait pendant la guerre des Gaules. Les deux armées souffrent de la faim. Les soldats de César n'ont pour faire du pain qu'une racine insipide qu'ils mêlent avec du lait; mais ils jurent de rester là tant que la terre produira de cette racine. Ils jettent de ce pain dans le camp de Pompée, qui s'empresse de le faire cacher, pour que ses soldats ne voient pas « à quelles bêtes féroces ils ont affaire. »

Mais une attaque subite trouve le courage des Césariens au dépourvu. César prend par le bras les fuyards qui se dégagent et lui échappent; les aigles qu'il saisit lui restent dans les mains; un porte-drapeau qu'il veut retenir lui met l'épée sur la poitrine. Ces dangers extrêmes sont communs dans la vie de César. Ce jour-là, si Pompée eût osé attaquer son camp, il était perdu; il en convenait.

Mais le lendemain, ses soldats, revenus à eux, ne demandent qu'à être châtiés. César les console; mais il faut songer à la retraite, et, à travers des gorges inaccessibles et des fleuves profonds, il gagne la Thessalie sans perdre un seul homme, ayant sur Pompée un jour d'avance.

Les Pompéiens le suivaient en triomphe; ce parti aurait

eu bien garde de disputer à César les avantages que lui donnaient sa modération et sa clémence. Des députés qu'il envoyait chaque jour avec des propositions de paix n'étaient pas entendus. En vain Caton, doué d'une âme tendre, malgré une philosophie inflexible, philanthrope plus désintéressé que ne l'était César, avait-il fait décider que nul prisonnier romain ne serait mis à mort, que nulle ville alliée ne serait pillée; on ne tenait aucun compte de cette résolution à la fois humaine et politique. Bibulus, qui n'avait pas su empêcher le débarquement de César, arrêtait au retour les matelots qui avaient conduit César et les égorgeait. On tuait les prisonniers de sang-froid: Labiénus, déserteur du camp de César, disait à ses anciens camarades, dans une entrevue: « Nous ferons la paix quand vous nous apporterez la tête de César. » Et, au combat de Dyrrachium, il s'était raillé des prisonniers césariens: « Sont-ce donc mes vieux camarades qui fuient ainsi? » et les avait fait massacrer.

L'homme de sens et l'homme de cœur, Cicéron et Caton, étaient restés à Dyrrachium. Caton avait l'âme trop douce pour la guerre civile: au combat de Dyrrachium, en voyant égorger tant de citoyens, il n'avait pu retenir ses larmes; il s'était voilé et était resté dans sa tente. Cicéron, qui voyait plus clair encore dans les misères de son parti, était triste, amer, ironique, et Pompée souhaitait tout haut que ce railleur passât au camp de César.

Les Pompéiens se faisaient déjà le partage des dépouilles: celui-ci aurait le grand pontificat que la mort de César allait laisser vacant; celui-là, les villas et les jardins de César. D'autres faisaient louer des maisons sur le Forum, afin d'être à portée de solliciter les suffrages aux prochains comices; d'autres intriguaient dans le camp pour avoir

des voix. Le butin devait être magnifique. Fortune des ennemis, des neutres, des indifférents, on se partageait tout, jusqu'aux biens du prudent Atticus. Quiconque était resté en Italie n'était qu'un traître; Cicéron lui-même, pour être venu un peu tard, s'était compromis avec ces *ultra*. Les partis qui reposent sur un principe et défendent une légitimité, quoique plus moraux, sont parfois plus sujets à ces violences; il leur est moins permis d'absoudre la neutralité; ils se croient forcés de dire ce que Dieu seul peut dire avec justice: « Qui n'est pas avec moi est contre moi ¹. » Mais il n'y a, du reste, pas de comparaison entre Coblentz et Pharsale; l'émigration pompéienne était non-seulement violente, mais sanguinaire: « Sylla, disait-elle, n'était qu'un enfant quand il s'amusait à dresser des tables de proscription. On proscriera, non par têtes, mais par masses. » Domitius, sauvé pourtant par César, avait en poche une loi des suspects et un code de procédure pour le tribunal révolutionnaire ².

Comme il arrive souvent, ce parti détestait son chef. Quand, au milieu de ces cris de vengeance, Pompée veut temporiser, attendre que la faim lui fasse raison de César, ne pas commettre ses conscrits contre les vétérans césariens; Pompée est un autocrate! Il aime à prolonger les jouissances de sa dictature; il aime avoir une cour de sénateurs auprès de lui, des rois à son lever! C'est un roi des rois, un Agamemnon! Favorinus, mauvais philosophe, lui dit: « Je ne mangerai donc pas cette année des figues de

1. Matth., XII, 30. Et au contraire, Dieu dit aux hommes: « Qui n'est pas contre vous est pour vous. » Marc., IX, 39.

2. Cic., *ad Att.*, XI, 6. *Præter ducem et paucos alios, animi rapaces, crudeles, ita ut victoriam horrerem... Maximum æs alienum... Nil boni præter causam.* (*Fam.*, VII, 3.) C'est le contraire de ce que Cicéron disait tout à l'heure de César: *Causam solum non habet.*

Tusculum!» Et cette jeune noblesse qui forme sa cavalerie va plus loin encore: « Vaincre César; César vaincu, supplanter Pompée, rétablir l'aristocratie pure et le système de Sylla, c'est l'affaire d'un coup de main dans les plaines de Pharsale. » Aussi, lorsque, dans ces plaines, César, déjà en mouvement pour se retirer devant Pompée, le voit descendre des hauteurs et comprend qu'il a cédé aux clameurs de son armée, il se juge sauvé: « Halte-là, dit-il, il ne s'agit plus de retraite; nous avons désiré le combat: en voici l'occasion qui peut-être ne se retrouvera pas. » Il donne pour mot d'ordre *Vénus victorieuse*, et le petit-fils de Vénus revient contre son ennemi.

Dans cette lutte, où quatre cent mille hommes combattirent, la cause de Pompée fut perdue en quelques heures. Ses élégants cavaliers, attaqués par deux cohortes auxquelles César criait: « Frappez au visage, » ne voulant pas être défigurés, tournèrent bride, se cachant le visage dans leurs mains. Les Thraces et d'autres barbares se défendirent seuls avec courage. Pompée jeta ses insignes, monta à cheval, gagna les hauteurs, laissa son armée détruite, son camp forcé. Au milieu de ce camp jonché de cadavres: « Ils l'ont voulu, dit César; si je n'eusse demandé secours à mon armée, moi, César, après tant de victoires, ils me condamnaient. »

Le premier cri du vainqueur fut: « Épargnez les citoyens!» Il brûla les lettres de Pompée de peur d'y trouver des motifs de vengeance ¹, accueillit les prisonniers avec douceur, n'imposa aux villes que des taxes pécuniaires; et quand, plus tard, les Athéniens vinrent lui demander grâce: « Combien de fois encore, leur dit-il,

1. Senec., *de Ira*, II, 23. Sénèque ajoute ce joli mot: *Gratissimum genus veniæ, nescire...*